# 2ème partie: Une existence capitaliste Vivre au XXIe siècle

## Chapitre 1 Mondialisation et accélération du réel

I Bruckner

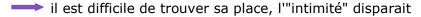
<sup>1</sup> et la mondialisation

♦ Abolition des distances: la mondialisation est un changement d'échelle²

§1: standardisation  $\Longrightarrow$  dépossession de notre destin de nos moyens d'action sur les enjeux mondiaux on n'est plus protégé contre les lointains: guerres mondiales, Tchernobyl, subprimes....

§2: ...éloignement nécessaire à toute relation...: l'éloignement n'est plus possible

Ex: tous les aéroports sont les mêmes ce qui se passe en Syrie modifie mon comportement les maladies voyagent avec les avions....





♦ Nouvel enfermement<sup>3</sup>

§3: sentiment (nouveau) de devoir partager la planète  $\Longrightarrow$  sentiment de ne pas en avoir assez la terre est devenue trop petite (>< une terre dont on ignorait les limites)

nouveau rapport au monde

§4: Bruckner doute des "bienfaits" de la mondialisation: mimétisme (musique, shopping...)

§5: inégalité de moyens (donc de destin) malgré des désirs communs l'altermondialisme propose une autre mondialisation: la mondialisation pour tous

raté de la mondialisation: malgré une similitude floue (codes culturels), pas de solidarité, ni de sentiment de communauté

Incompréhension de notre monde<sup>4</sup>

§6: par fatuité, en 1989, on a raté la démocratie mondiale ⇒ dépression postmoderne: linégalités, espoirs non réalisés ⇒ frustrations (⇒ terrorisme ?) perte de contrôle < décisions prises par des algorithmes, au niveau mondial surinformation

quid de la démocratie? le social est perdant >< économie mondialisée

♦ Nous sommes orphelins d'une antithèse (cf. Hegel)

Le communisme était notre antithèse > 1989 marque la destruction de l'antithèse

l'évolution de la pensée critique est bloquée comment penser la mondialisation sans antithèse, sans modèle alternatif notre système, notre culture, sans antithèse

<sup>1</sup> essayiste français, né en 1948

<sup>2</sup> voir texte 10, §1 et 2

<sup>3</sup> voir texte 10, §3, 4 et 5

<sup>4</sup> voir texte 10, §6

Marx: Les philosophes n'ont fait qu'interpréter diversement le monde ; il s'agit maintenant de le transformer

Bruckner: si nous ne comprenons pas le monde, comment le transformer? la défaite du communisme est une impasse pour la pensée critique

dépossession de soi < manque de mots pour penser une alternative au modèle libéral Nietzsche: on cesse de penser quand on cherche à se soustraire aux contraintes du langage Comment comprendre la culture si elle est mondiale (cf. Derrida)

#### II Paul Virilio<sup>1</sup> et l'accélération du réel

♦ La dromologie: étudier les effets de la vitesse sur l'homme

Dès 1977 (*Vitesse et politique*), Virilio dénonce les effets de la vitesse L'accélération du réel fait perdre son sens à l'espace

- §1 et  $2^2$ : > 19e S., il y a un sens au déplacement, à la communication (ex. les lettres): décalage
  - < 19e S., accélération du réel
  - < 20e S., perte de la notion de voyage : départ attente arrivée (aussi en communication<sup>3</sup>: instantanéité des images en TV)
  - = perte symbolique
- §3: perte du sens de la distance (ex.: GSM) ==> instantanéité
  - ⇒ gestion politique difficile, riposte automatique (guerres, voitures, finances, ....)
    ⇒ nos capacités cognitives ne vont pas assez vite // technologies de l'information
    Or l'événement lui-même n'a pas de sens ⇒ il faut du temps pour comprendre
- §4: en politique, réduction de l'environnement mondial  $\Longrightarrow$  perte du monde perte de la chronodiversité, de la diversité des temps et des vitesses (ex. Skype: on n'a plus besoin de sortir de chez soi!)
- §5: c'est pratique en apparence, mais perte de sens Ex.: le télétravail: pollution entre vie privée et professionnelle = confinement: on est enfermé chez soi!
- ♦ Dictature du présent et de l'instantanéité

Danger politique < perte de sens (la signification suit l'événement) Ex. breaking news

♦ Perte symbolique • défaite de la réflexion

• réactions émotionnelles globales

Seule l'émotion est assez rapide! >< la réflexion qui prend du temps

Pas de respect des rythmes de l'homme perte du recul, de la distance

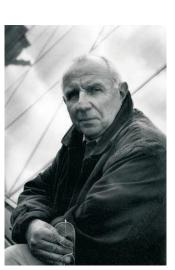
Après l'émotion (*Qu'avez-vous ressenti?*), on ne revient pas à la réflexion: un nouvel événement va arriver... On est englué dans l'immédiateté

L'émotion crée la communauté ("air du temps">< la réflexion (la raison), source de divergences

Virilio: Je refuse de léguer mon corps à la science fiction

Nous sommes sortis de l'immanence pour entrer dans l'ère de l'imminence L'immédiateté est le contraire de l'information

3 Ex.: la 2e GM est une course de vitesse: course des armées, course aux infos, course à la bombe atomique...



<sup>1</sup> urbaniste, architecte français né en 1932, venu à la  $\phi$ , penseur de la fragilité du monde urbain

<sup>2</sup> voir texte 11

# Chapitre 2 Ch. ARNSPERGER<sup>1</sup>, Critique de l'existence capitaliste

- I Absence de système alternatif disponible<sup>2</sup>
- Un marché pour la critique du marché
   La critique de la marchandise est une marchandise
   Les oppositions se développent à l'intérieur du système
- ♦ Monopole idéologique sans justification négative

Le capitalisme n'a pas besoin de sens pour fonctionner (cf. A. Comte Sponville)

Il se nourrit de l'absence de sens  $\Longrightarrow$  il fonctionne même mieux en cas de légère déprime, de désarroi :  $\mathscr{O}$  consommation

Il joue sur l'angoisse existentielle pour / la production et la consommation

La compétition capitaliste fournit un sens à la vie

P. Bruckner: L'argent est la consolation merveilleuse, c'est le seul rival de Dieu

## II Le problème central du capitalisme est existentiel

- Encourager l'angoisse
   Pour supporter l'angoisse, il faut jouer à l'agent économique
- ♦ Rendre la satisfaction inintelligible

La satisfaction est rendue inintelligible par la pub, qui crée le désir

Le marketing se greffe sur la structure désirante du sujet: il ne faut jamais être satisfait, déception post-achat (⇒>continuer d'acheter)

- mode de vie antiphilosophique (cf. Epicure, désirs non naturels, non nécessaires)
- le problème est bien existentiel: gestion de l'angoisse, de la finitude (cf. Kierkegaard, Heidegger, Sartre,...)
  Certaines cultures ont des réponses plus efficaces
- ♦ La libération de l'aliénation selon Marx³
- ♦ La sublimation freudienne<sup>4</sup>

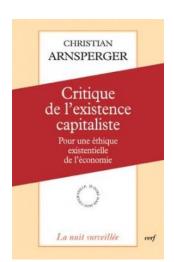
Freud, *Malaise dans la civilisation*: l'angoisse n'est pas seulement individuelle; les réponses sont aussi collectives (catharsis, religions,...)

- que fait notre société actuelle sur le plan symbolique et culturel...
- ♦ Les freudo-marxistes<sup>5</sup>

Travail existentiel ET social pour dépasser l'angoisse par une sublimation toujours partielle Notre existence semble nous échapper (aliénation, angoisse) par le haut (social) par le bas (inconscient)

Ethique de l'existence post-capitaliste, 2009





<sup>1</sup> économiste et  $\phi$  né en Allemagne, en 1966, prof à l'UCL et à Lausanne; Critique de l'existence capitaliste, 2005

<sup>2</sup> voir ci-dessus, Partie 2, ch. 1, Pascal Bruckner ( + Hegel, Derrida): absence d'antithèse ⇒ comment comprendre notre système et même nos valeurs

<sup>3</sup> voir texte 12, 1 (<§ Prendre conscience de l'aliénation), et annexe 3 (l'aliénation, schémas et notes personnelles)

<sup>4</sup> voir texte 12, 2 et annexe 3 (l'aliénation, schémas et notes personnelles)

<sup>5</sup> voir texte 12, 2, dernier § de la colonne 1: Marcuse, Fromm, Sartre

Il faut à la fois l'accepter et mettre en place des processus:

- transformer les structures socioéconomiques (les écoles,...) pour favoriser le travail sur soi (Marx =>>.Freud, priorité à la société)
- travailler sur soi (ψanalyse,...) pour changer la société
   (Freud ⇒ Marx, priorité à l'individu)
- tâche de la  $\phi$ : comprendre ce qui se joue au niveau social ET personnel pour gérer l'angoisse ( < béance<sup>1</sup>)

Pour Hadot<sup>2</sup>, la φ est un art de vivre, elle doit changer ggch chez le lecteur

Une φ existentielle<sup>3</sup>: le φ est engagé

#### III Une double finitude existentielle4

♦ Kierkegaard: accepter la brèche de sens dans la condition humaine Habiter lucidement la béance

Béance < retard de la conscience: la prise de conscience est postérieure à ce qui est cf. Derrida: *je suis déjà quelqu'un d'autre* 

Elle génère de l'angoisse: pas de réconciliation finale, absence d'unité avec soi

Brèche du sens: quand je donne un (le?) sens, il est déjà en retard

Echec de la fusion entre le sens et la réalité

♦ La béance, l'autre<sup>5</sup> et la mort<sup>6</sup>

Exister, c'est vivre mortel, ensemble avec d'autres mortels

Les autres nous déçoivent: souffrance indépassable >< illusion de la réconciliation

La mort des autres réunit cette double finitude

Il y a toujours de l'autre et de la mort, on n'en viendra jamais à bout (cf. Freud, gestion névrotique du conflit)

Si on nie la finitude, elle nous détermine à notre insu

Arnsperger refuse les  $\phi$  de la réconciliation: l'angoisse (<mort et altérité) est indépassable (cf. Freud et les existentialistes)

♦ Chaque culture offre des moyens pour gérer la finitude

Ressources matérielles: sécurité sociale, salaire,...

Ressources symboliques: politesse, courtoisie, rituels (funéraires ea)

Ressources spirituelles: religion,  $\phi$ 

♦ Notre culture fait miroiter une sortie du manque constitutif de l'humain par \*l'achat, \*l'épargne, \*la vente, \*les investissements<sup>7</sup>

Les ressources matérielles passent par la consommation (épargne vs peur de la mort...)

ressources symboliques et spirituelles

2 voir texte 12, 1, premier §: Pierre Hadot, φ français né en 1922, spécialiste de l'antiquité

3 voir texte 12, 2, colonne 2

4 voir texte 12, pages 3 et 4

5 voir Sartre, Levinas; l'autre résiste

6 voir Heidegger, Derrida

7 voir texte 12, 3, colonne 2

Rem.: Arnsperger se préoccupe du groupe, du social ⇒ pas de ressources individuelles (ex. l'art, Freud)

<sup>1</sup> voir infra

Le capitalisme se nourrit, a besoin de l'angoisse

- \* l'achat < altérité: être (+) riche = être reconnu
  - < mort: le produit cherche à dépasser la mort<sup>1</sup> et la vieillesse<sup>2</sup>

mais ce qui est promis n'arrive pas  $\Longrightarrow$  frustration  $\Longrightarrow$  course au produit  $\Longrightarrow$ ....

- rationalité factice: l'achat // l'angoisse existentielle
- \* l'épargne rassure >< la mort et la peur de l'abandon (altérité) < persister dans une consommation future
  - fausse certitude d'immortalité
- \* les investissements pour conjurer le temps

On nous présente le système économique comme rationnel, mais on reste dans la volonté irrationnelle d'éviter la mort<sup>3</sup>;

Christina Aguilera

Royal Desir

on continue de croire en un système dont on voit qu'il ne fonctionne pas

♦ Fuite dans l'illusoire, garage existentiel, création d'une finitude sociale

Le système rajoute de l'angoisse: la finitude sociale s'ajoute à la double finitude :

⇒ "si je n'ai pas....., vais-je encore être accepté par les autres"

Notre personnalité se constitue autour du déni de la mort<sup>4</sup>

Fuite dans l'illusoire par le travail, le divertissement, l'achat

## IV Le projet imaginaire de causa sui

causa sui<sup>5</sup>: être à soi-même sa propre cause = pouvoir décider de tout, sans contrainte, éviter l'altérité

♦ Le marketing se greffe sur la structure désirante du sujet

Effroi pascalien<sup>6</sup> Désir de tout maîtriser, yc l'autre

toutes les pubs se construisent sur ces désirs, en y répondant par le produit

Postures inauthentiques (non φiques, ne menant pas à la sagesse) : jeu de domination captation du désir de l'autre (< jalousie, envie) tentative de se nourrir de l'angoisse pour vendre<sup>7</sup> récupération de désirs préexistants<sup>8</sup>

voir aussi en annexe 4 les pubs "bière", Axe

\_\_

<sup>1</sup> voir vidéo pub Sorry Mercedes: <a href="https://www.youtube.com/watch?v=-fAGGIVhRUk">https://www.youtube.com/watch?v=-fAGGIVhRUk</a>

<sup>2</sup> voir en annexe 4, pub><angoisse, la pub Virgin

<sup>3</sup> voir texte 12, page 3, colonne 2: Le cycle....

<sup>4</sup> voir texte 12, page 4, colonne 1: Ernest Becker (anthropologue américain, contemporain)

<sup>5</sup> cf. Descartes: Dieu est causa sui

<sup>6</sup> voir texte 12, page 4, colonne 1; Pascal est vu comme un précurseur de l'existentialisme (*Pensées,* 91-. *Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie*)

<sup>7</sup> voir en annexe 4, pub><angoisse, les pubs Skoda

<sup>8</sup> voir en annexe 5, schéma

Perversité de l'économie capitaliste actuelle<sup>1</sup> : Arnsperger ne dénonce pas le capitalisme d'origine (qui répondait aux besoins) mais la stratégie actuelle de fabrication de désirs

Ex: pub Clooney: je n'achète pas (seulement) du café mais une identité, un statut social, une reconnaissance

Si je n'achète pas, je suis un nul

pub crédit: si je n'achète pas (si je ne consomme pas), je serai malheureux (je ferai le malheur des miens ⇒ je ne serai plus aimé)

Tout devient monnayable<sup>2</sup>: organes, enfants, amis,...





♦ Non-liberté existentielle fondamentale

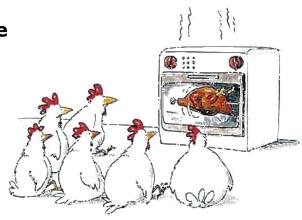
A laquelle s'ajoute une non-liberté sociale et culturelle: c'est l'insatisfaction qui prime Le système a tout intérêt à ce que nous ne soyons pas heureux On manque toujours par rapport aux autres!

<sup>1</sup> voir texte 12, page 4

<sup>2</sup> voir texte 12, page 4 dernier §

## Chapitre 3 Capitalisme et démocratie

- I Bruckner: la marchandisation de l'individu1
- ♦ Société de services payants
- ♦ Refus des contraintes et soumission aux médias
- ♦Toute-puissance du Moi qui veut paraître
- ♦ Le consommateur frivole est un citoyen!



#### II Benjamin Barber<sup>2</sup>, Comment le capitalisme nous infantilise, 2007

- ♦ Le plaisir immédiat sans analyse
- ♦ Cultiver le côté enfantin³
  - narcissisme, impulsivité, absence d'esprit critique
    - < téléachat, disposition des produits dans les rayons
    - rejet de la frustration, contraire à la consommation via par ex. le neuromarketing<sup>4</sup>
    - réceptivité au produit dont on n'a pas besoin<sup>5</sup>
  - = régression

**Contra**: Freud, sortir de l'enfance, c'est renoncer au plaisir immédiat le principe de plaisir s'oppose au principe de réalité

- ♦ Privilégier le facile, le simple et le rapide
  - < séduction, yc dans l'éducation</li>
- ♦ Le pouvoir des marques: Naomi Klein<sup>6</sup>, No logo, 2000
  - oligarchie des marques
  - réduction de l'espace public ⇒ multinationales
  - "les marques deviendront le patrimoine de l'humanité"
     ex.: tollé >< le changement de Carapils; Kleenex = mouchoir</li>



Picadilly Circus

## III Etienne Balibar<sup>7</sup>, défendre l'idéal de la démocratie

- ♦ Condamner la violence du capitalisme au nom des valeurs supérieures de l'humanité
- ♦ Réduction de l'homme aux échanges économiques inacceptables



<sup>1</sup> voir en annexe, texte 13 :Pascal Bruckner, *Misère de la prospérité*, 2002 annexe 5: pub et identité (+ commentaires)

<sup>2</sup> Benjamin Barber: né en 1939, USA, prof de sciences politiques, conseiller de Bill Clinton

<sup>3 &</sup>lt; imaginaire simple; ex.: pub Renault, parents/ado: <a href="https://www.youtube.com/watch?v=Ip3jkK3HQbc">https://www.youtube.com/watch?v=Ip3jkK3HQbc</a>

<sup>4</sup> ex.: se retenir d'aller aux toilettes limite l'élan acheteur multiplier les toilettes dans les grands magasins

<sup>5</sup> ex: le rouleau Lotus qui se dissout dans l'eau : https://www.youtube.com/watch?v=qF6lG8rjBdM

<sup>6</sup> Naomi Klein, née en 1970, Canada, journaliste

<sup>7</sup> Balibar, Les frontières de la démocratie, 1992; Les propositions de l'égaliberté, 2010; courant φique des droits naturels

- ♦ L'idéal d'ouverture de la démocratie
  - >< domination de la sphère politique par la sphère économique (hommes réduits à des consommateurs, à des ressources humaines)
  - Idéal de la démocratie: une société qui se réinvente
  - La diversité est affaiblie par un mode de vie unique;
     la politique (yc le social, la morale) intéresse peu
  - Le citoyen disparait derrière le consommateur (qui ne défend que ses intérêts)

#### IV Jacques Rancière<sup>1</sup>, La haine de la démocratie, 2005

- ♦ La démocratie est une idée subversive
  - contre le consensus + donner du pouvoir au peuple
  - la démocratie est née d'une limitation de la propriété (le droit de vote)

     ⇒ donner un pouvoir égal à chacun
  - le capitalisme est antidémocratique par nature < inégalitaire
  - ex de consensus: IKEA (mimétisme de consommation)
- ♦ Nous vivons dans une oligarchie
  - le plus grand nombre ne s'occupe plus des affaires communes
  - le pouvoir est détenu par une minorité économique agissante
- ♦ On assiste à une nouvelle haine de la démocratie et de sa défense de l'égalité (ex. Finkielkraut) 2

#### V Alain Finkielkraut<sup>3</sup>, contre la logique égalitaire de la démocratie

- ♦ Référence à Alexis de Tocqueville<sup>4</sup>
  - Tocqueville reprend une critique de la démocratie (déjà chez Platon): goût dépravé pour l'égalité
     Les forts doivent se rabaisser au niveau des faibles + toute puissance de la majorité tout devient moyen
     Les initiatives sont entravées
  - Valorisation du "petit confort", yc en renonçant à la liberté
  - Un individualisme exacerbé naît de cet idéal égalitaire
  - On brise les liens hiérarchiques, donc les liens sociaux et individuels
  - Les hommes ne sont pas égaux => l'idéal égalitaire est contre nature (> effets pervers)





<sup>1</sup> J. Rancière, né en 1940, France, prof de φ, proche de Balibar

<sup>2</sup> On peut classer les φ en 2 groupes:

a) Rancière, Balibar, Michéa, Bruckner, Klein, Barber, Arnsperger: le libéralisme conduit au vide culturel et moral, à l'égoïsme

b) Finkielkraut: le vide moral n'est pas dû au libéralisme, mais à l'idéal d'égalité

Ils sont d'accord sur le diagnostic (nihilisme contemporain, narcissisme, égoïsme), pas sur ses causes

<sup>3</sup> A. Finkielkraut, né en France, 1949; *La défaite de la pensée,* 1987; *La démocratie de notre temps,* 2003 collectif; *L'identité malheureuse,* 2013

<sup>4</sup> A. de Tocqueville (1805 – 1859), De la démocratie en Amérique, 1830, 1845

- développement du bien-être et affaiblissement des liens de dépendance (famille, couple,...) < idéal égalitaire
  - ⇒ dislocation de la sphère publique (yc en politique: on ne va plus voter)
- ♦ Le refus des inégalités, de la discrimination et de la différence amène au nihilisme
  - Pas d'aspiration à progresser (yc la hiérarchie sociale)
  - Manque de respect à l'égard de la hiérarchie et de l'autorité (symboles de l'inégalité), yc dans l'éducation
  - Logique d'égalisation  $\implies$  mimétisme, politiquement correct (tout le monde pense la même chose), refus des différences, yc dans les idées
    - ⇒ tout se vaut (nihilisme) < mai 68 (!)
    - disparition des valeurs communes, de la décence (même constat que Michéa)
  - A. Finkielkraut: La démocratie n'est pas seulement un régime politique, c'est un processus historique et culturel d'effacement des frontières.
  - ==> nivellement des différences (entre les idées, les gens... et les pays/cultures)
- ♦ Le consentement (opinion) remplace le commandement
  - opinion = sondages!
    - dégradation de l'autorité abolition de la différence entre le citoyen lambda et l'élu
  - l'autorité va à l'encontre du consentement contra: l'extrême-droite survalorise toutes les opinions (= populisme)
  - la doxa remplace le commandement: comparution des hommes politiques devant le tribunal de l'opinion
- Survalorisation des valeurs privées
  - dégradation de l'espace commun
  - Même constat que le groupe a<sup>1</sup>: dégradation de la citoyenneté, de l'appartenance au groupe.
    - Mais, pour Finkielkraut, il est injuste d'accuser le libéralisme, alors qu'il y a un consentement au nihilisme actuel
      - pour Rancière, ce sont les oligarchies, servies par les médias, qui dépolitisent et détournent les citoyens: "Consommez et ne vous occupez pas de politique"
  - Protestations identitaires: on se définit par nos désirs (privés!) et non par le collectif (qui représente l'autorité, des devoirs)
  - difficulté de penser et d'agir à long terme

1 voir supra: Rancière, note 2

# Annexe 3 Processus dialectique de dépassement de l'aliénation

#### Hegel

Survalorisation du négatif (une bonne guerre!)

Optimisme: progrès < négatif

Rôle positif de l'aliénation: prise de conscience du "nous"

Pas de retour en arrière

#### Marx

OK // Hegel :prise de conscience processus dialectique

NOK // Hegel:

priorité au concret, au matériel (remettre Hegel sur ses pieds)

Optimisme: l'aliénation est provisoire

#### Freud

Pas de système dialectique

Pas optimiste: l'angoisse est fondatrice (peur de l'abandon)

tensions (pulsions/contraintes, désirs/besoins)

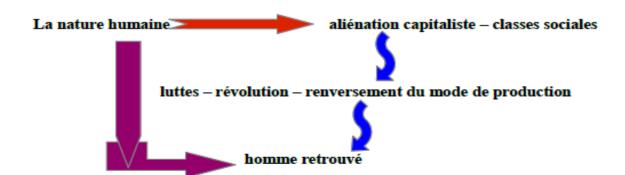
Sublimation partielle, mais la faille (l'angoisse) persiste toujours

L'angoisse ne peut être dépassée

#### Selon Hegel



#### Selon Marx



### Pas de libération totale selon Freud

Peur de l'abandon primitive + tension entre pulsions et contraintes
sublimation possible d'une partie de l'angoisse

Annexe 4 Pub >< angoisse



angoisse de la mort, du vieillissement





angoisse de la l'altérité



désir capté: être une bonne mère (altérité) un vrai mâle (altérité) être aimé(e), admiré(e)

solution: acheter de la bière! ou du déodorant!







L'identité par les marques...

Contra: reconnaissance par la revendication des droits

Est-ce que mon identité, ce sont mes goûts (de consommateur)?



Illusion de liberté

Contra: Spinoza, la liberté est l'intelligence de la nécessité

= comprendre ses déterminismes (sociaux, naturels, culturels)

comprendre nos désirs (Spinoza), notre inconscient (Freud), notre culture (Foucault)

Aujourd'hui: ne pas vouloir être déterminé en tant que consommateur

Problème: ce consommateur est aussi un citoyen!

Prédomine alors l'impression d'être

ξ5

dépossédé de son destin, d'être en butte à des puissunces considérables, réelles ou fantasmées, qui nous contraignent sans que nous puissions leur échapper. La contraction du temps et de l'espace induite par les nouvelles technologies entraîne l'abolition des distances qui nous protégeaient des lointains, l'impossibilité de répondre aux agressions du dehors. La mondialisation, c'est d'abord un changement d'échelle, d'intensité, de célérité. Elle traduit ce moment historique où la terre prend conscience de ses limites et les hommes de leur interdépendance écrasante. L'univers cesse d'être l'espace commun de leurs ξ2 échanges pour devenir le lieu de leurs tourments réciproques : pareils à des guêpes enfermées dans une boutcille et qui n'ont d'autre solution pour survivre que de se piquer. Puisque tout communique et que tien ne sépare les peuples les uns des autres, sinon quelques heures d'avion ou de train, nous sommes privés de l'éloignement nécessaire à toute relation. Intolérable proximité du village global, là même où il faudrait rétablir des écarts, des intervalles pour que chacun retrouve sa place. Nul désormais n'est à l'abri. Les lieux les plus sûrs, les plus retirés sont déjà contaminés. La menace peut frapper partout, à tout instant, sous forme de catastrophe écologique, nucléaire, chimique, terroriste. Nous en savons assez sur les autres pour nous mélier d'eux ou les ridiculiser, pas assez pour les aimer ou nous sentir solidaires de leurs épreuves. L'ouverture promise par la modernité - la possibilité merveilleuse de sortir du local, de la famille, du pays natal - se résout en un nouvel enfer-

<u>ξ1</u>

mement. Non pas élargissement de l'horizon mais appréhension de l'horizon comme clôture. Nous voici condamnés en quelque sorte à partager le globe avec six milliards de nos congénères.

La mondialisation, c'est d'abord la mondialisation du doute quant à ses bienfaits: elle entraîne un mimétisme flou qui se propage avec la rapidité de l'éclair et colporte les bonnes comme les mauvaises nouvelles. Et si le mieux-être profite d'abord aux favorisés, le ressac frappe tous les pays sans distinction. Nous voici submergés sous des réquisitions abstraites: se moderniser, se libéraliser, s'arracher aux habitudes, à la routine pour être les mieux placés dans la course. Autant d'ordres que la « mondialisation » nous impose au prix de grandes souffrances.

S'il fallait la caractériser d'un mot nous dirions : similitude de condition sans communauté de destin. Quand on sait qu'à peine 10 % de la population du globe produit et consomme 70 % des biens et services; qu'en l'an 2000, 65 % des êtres humains n'avaient pas le téléphone, 40 % pas l'électricité, sans parler du fossé informatique - un internaute pour 2 000 personnes en Afrique subsaharienne, un pour trois aux Etats-Unis - on comprend que dans mondialisation, il y a un mot de trop, c'est « monde », alors qu'elle laisse en déshérence des pans entiers de la planète. D'où le caractère fluide de la nouvelle contestation dont le vague fait aussi la richesse : il est clair que le but de ce mouvement, en dépit des apparences, est moins de combattre la mondialisation que de la réaliser. Jouer des mêmes armes qu'elle pour l'emmener ailleurs, l'achever,

toin de cette caricature d'universel qu'elle reste pour l'instant, et accomplir enfin cette unification du genre humain que s'étaient proposée les Lumières.

Une occasion historique formidable a été perdue lors de la chute du Mur, alors que notre capacité de rendre cette planète un peu meilleure et plus humaine était à notre portée. Toutes les barrières politiques, militaires ayant été levées, le champ des possibles paraissait immense. Mais nos sociétés, ivres de leur suprématie, ont sombré dans une mortelle fatuité, oubliant, comme certains d'entre nous l'avaient dit à l'époque, que la chute du communisme n'était pas la victoire de la démocratie mais la défaite de l'un de ses adversaires.

Prévaut depuis l'idée d'un formidable marché de dupes : l'éden proclamé a tout d'un purgatoire, les merveilleux lendemains ont tourné à la dépression post-totalitaire. Le credo libéral si séduisant : ne pas appauvrir les riches mais enrichir les pauvres, connaît quelques ratés. Nous avons été floués : comme si la fortune, implacable diviniré, exigeait son lot de sacrifiés. D'autant qu'il s'agit toujours en économie de « victimes propres », objets de mécanismes abstraits, anonymes, pour lesquels nul n'est responsable!

<u>§6</u>

Jean-Pierre Dupny, Le Sacrifice et l'Emis, Calmann-Lévy, 1992,
 21.

#### Texte 11 Dromologie: la logique de la course, interview de Paul Virilio en 1991

« Pour commencer, si nous considérons le déplacement, c'est-à-dire la vitesse qui permet de se déplacer, nous obtenons un triptyque : le départ, le voyage et l'arrivée. Le départ est un moment important : on décide de se rendre dans un lieu, on se met en route. Le voyage est tout aussi important, il peut durer longtemps, comme ce fut le cas des voyages des pèlerins, de Marco Polo, ou des voyages de l'homme du XVIIIe siècle... L'arrivée est un événement considérable en soi. L'arrivée après trois mois de chemin à pied, ou après un an de circumnavigation est un événement. Trois termes : le départ, le voyage, l'arrivée. La vitesse d'un cheval, d'un train, d'un bateau, sert avant tout à se déplacer rapidement d'un lieu à un autre. Le pouvoir politique sera lié à cette capacité de déplacer hommes, messagers ou soldats.

Mais très vite, avec la révolution des transports, il n'y aura plus que deux termes et demi : on partira encore mais le voyage ne sera plus qu'une sorte d'inertie, d'intermède entre chez soi et sa destination. A partir de l'invention du train, par exemple, le voyage perdra sa capacité de découverte du monde pour devenir une sorte de moment à passer dans l'attente d'arriver à destination. Avec la révolution des transports aéronautiques, on s'apercevra que le départ et l'arrivée continuent à exister mais que **le voyage n'existe absolument plus**. La démonstration est donnée par le fait que l'on dort dans le train et dans l'avion et que sur les lignes aériennes de longue distance, on projette des films pour remplir cet intermède. D'une certaine manière donc, un des termes a disparu depuis la révolution des transports, et c'est le voyage.

A partir du XXe siècle il ne s'agit plus de la révolution des transports, mais plutôt de la révolution des transmissions et l'on assiste alors à la disparition d'un second terme. Les technologies de communication feront en sorte que la vitesse servira à voir et à entendre ce que l'on ne devrait ni voir ni entendre. Les signaux à distance, le télégraphe, et puis le cinéma ultrarapide, à un million d'images par seconde, qui permettra de voir des choses que personne n'avait jamais vues, ou encore la haute-fidélité qui permettra d'entendre des sons jamais écoutés avec les moyens de reproduction précédents. Au début nous avions un triptyque, puis un diptyque : départ-arrivée et au milieu un intermède. Avec la révolution des transmissions, avec la télévision et la télétransmission, tout arrive sans nécessairement partir, ni voyager. C'est ce que j'appelle l'ère de l'arrivée généralisée. Je fais référence à une arrivée restreinte et à une arrivée généralisée pour montrer la dimension "relativiste" des deux termes. La vitesse a modifié les conditions du voyage et du parcours à tel point que nous sommes passés de trois termes à deux et enfin à un terme généralisé : l'arrivée.

A ce propos, je voudrais revenir au thème du territoire. Le monde dont je parle dans cette phrase est le monde au sens de la matière et du lieu, du lieu de droit, du lieu "tout court". C'est ce monde que la vitesse, que ce soit celle des transports ou celle des transmissions, réduit à néant. Non seulement l'espace réel des distances entre Tienanmen et Paris ou, à la suite du Concorde, entre Paris et New York, mais le monde entier. Nous sommes en train de **perdre le monde** à cause de la vitesse, parce qu'elle réduit de plus en plus l'environnement mondial à rien. Si nous prolongeons cette situation d'excès de vitesse dans la science et dans la technique, sans le frein de la raison, et de la raison politique, nous arriverons à une situation où il faudra poser le problème d'une écologie du temps. Aujourd'hui nous disons que nous perdons le monde parce qu'il est pollué, et qu'il sera bientôt invivable, et en disant cela nous nous référons à l'espace réel de la substance aliénée, polluée. Mais le temps réel de la surface de la terre est lui aussi pollué par la rapidité instantanée des transports et des transmissions. Un jour, l'espace-temps du monde ne sera plus rien parce que nous aurons perdu l'extension et la durée du monde à cause de la vitesse. Nous ne nous serons pas contentés de gagner du temps pour nous rendre d'un point à un autre mais nous aurons surtout perdu l'espace-temps du monde, parce qu'il sera devenu trop petit pour les nouvelles technologies. Il y a là un phénomène de perte symbolique considérable.

Je dirais qu'il faudrait une **dromologie publique** pour essayer d'envisager cette perte symbolique de l'espacetemps du monde entier. Gagner du temps, aujourd'hui, signifie perdre le monde, l'espace réel du monde entier. Essayons d'imaginer ce que serait ce monde qui serait devenu aussi étroit qu'une petite bourgade de province. Quand MacLuhan dit "le village global" c'est encore positiviste, c'est encore futuriste. Moi je dis que le "village global" c'est l'horreur, c'est le ghetto mondial. Or nous allons vers un village global qui sera en réalité le plus grand confinement et la plus grande incarcération jamais vécues. » Par là même, nous espérons aussi pouvoir transmettre, sous une forme renouvelée, une tradition séculière de la pratique philosophique qui, en France, a son porte-parole le plus lucide en Pierre Hadot <sup>1</sup>: la philosophie est une manière de vivre, une façon d'être en interrogeant ce que l'on est; philosopher sérieusement, c'est accompagner et modifier à travers la réflexion le déroulement de son existence. Si, à l'issue de la lecture d'un texte qui se veut philosophique — et a fortiori éthique — le lecteur n'a rien senti changer en lui et en vue du monde qui l'entoure, ou bien il s'avère avoir été un lecteur distrait, ou bien c'est le texte qui a manqué sa cible.

#### Prendre conscience de l'aliénation.

Les actes que nous posons au nom de la rationalité économique masquent-ils en réalité nos angoisses devant nos finitudes existentielles? A priori, le mot le plus contestable de cette question est le verbe « masquer ». Dire qu'un comportement cache autre chose, c'est nécessairement constater qu'il ne coïncide pas avec lui-même. Par conséquent, les intentions déclarées ou les motivations perçues ne coïncident pas avec les intentions ou les motivations réelles. On a alors affaire à un comportement aliéné au sens technique du terme : un comportement dont l'agent possède une « fausse conscience » quant aux motivations (il croit être mû par A alors qu'il est en réalité mû par B), ou quant aux fins (il croit viser X alors qu'en réalité il vise Y), ou les deux.

La philosophie a longtemps accordé une place importante à cette notion d'aliénation. Le pic conjoncturel fut la période allant grosso modo de 1860 à 1970, de l'avènement de la pensée de Marx jusqu'au déploiement du « freudo-marxisme », qui conjuguait la pensée sociale marxiste avec la notion d'inconscient de Freud. Mais le grand penseur de l'aliénation, déjà au début du XIX<sup>e</sup> siècle, était celui que Marx allait chercher à dépasser, à savoir Hegel .

Chez ce dernier, l'aliénation est un état par lequel doit passer la conscience quand elle cherche à se connaître elle-même à travers sa connaissance du monde, et quand le monde résiste un certain temps avant de se laisser intégrer par un niveau de conscience supérieur. Il y a donc un double mouvement. D'abord, la conscience devient passagèrement étrangère à elle-même à cause de l'altérité de ce qui se pose face à elle ; elle est, pour ainsi dire, temporairement désorientée, arrachée à sa propre intériorité. Ensuite, dans son effort pour surmonter cette étrangeté, la conscience retrouve son intégrité en intégrant l'altérité

grâce à la connaissance, et en atteignant ainsi un stade supérieur où l'opposition entre elle et le monde a été dépassée par une synthèse. C'est un processus que Hegel appelle dialectique, par lequel la contradiction entre la conscience et le monde est levée au profit de la conscience qui, en synthétisant ce qui lui était extérieur, gagne une profondeur nouvelle. Ce processus est censé se répéter jusqu'à l'avènement « final » de la Conscience, du Savoir Absolu où la conscience est devenue le Tout et plus rien ne lui est extérieur.

Ainsi, pour Hegel, l'aliénation — la non-coïncidence de la conscience avec elle-même — est un écart passager qui, fatalement, sera éliminé de proche en proche grâce à un savoir de plus en plus complet, de plus en plus total. Chacun à sa manière, Marx puis Freud vont contester cette vision philosophique de Hegel.

Marx essaiera de garder intacte la dynamique dialectique (thèse-antithèse-synthèse) de Hegel, mais il voudra la transposer du domaine de la conscience ou de l'esprit vers le domaine de la matière et de la production, du domaine de l'existence spirituelle d'un « Esprit » désincarné vers le domaine de l'existence productive de l'être humain matériel . L'aliénation est donc pour Marx un aspect, là encore provisoire, non plus de l'existence de l'esprit mais de l'existence économique et matérielle concrète. À cause des logiques économiques dans lesquelles nous sommes insérés, nous restons étrangers à notre vraie nature, qui est d'être des producteurs libres, sans hiérarchies, sans marchés. À travers des prises de conscience progressives et à travers des luttes sociales au cours du temps, cette vraie nature finira par advenir, de la même façon que chez Hegel la conscience aliénée s'achemine progressivement, par synthèses successives, vers une Conscience absolue.

<sup>1.</sup> P. Hadot, La Philosophie comme manière de vivre, Paris, Albin Michel, 2001, et Exercices spirituels et philosophie antique (1981), Paris, Albin Michel, 2002.

#### Texte 12, 2

Freud, quant à lui, sera moins optimiste sur la possibilité de dépasser l'aliénation. Pour lui, il existe à l'intérieur de chaque être humain une faille très profonde due au fait que chacun de nous n'est pas seulement un esprit, pas seulement non plus un

producteur matériel, mais de surcroît un sujet existant. Jetés dans la vie sans l'avoir choisi, nous portons en nous une angoisse fondatrice liée à la séparation de la naissance, à l'angoisse du petit homme de manquer de nourriture et de chaleur. De plus, nous subissons des déterminations familiales et sociales qui, combinées à notre angoisse de base, font de nous des êtres proprement aliénés, des êtres qui sont agis par une tension constante : d'un côté par une multitude de pulsions animales et humaines liées à l'angoisse du manque qui nous échappe au fond de nous-mêmes, et d'un autre côté par une multitude de règles, contraintes et mécanismes qui nous échappent à l'extérieur de nous-mêmes. Marx entrevoyait la possibilité d'un dépassement progressif de l'aliénation par la lutte sociale et la libération à l'égard des mécanismes sociaux d'exploitation. Freud, lui, le situe plutôt dans la capacité, plus ou moins grande selon les sociétés, à créer des activités et des règles du jeu qui permettent à chacun de sublimer la tension entre pulsions et contraintes, de la transformer en force de créativité plutôt qu'en force de destruction.

Se dégagent donc, au départ de la dialectique hégélienne, deux paradigmes importants : celui de la libération marxienne et celui de la sublimation freudienne. Un courant philosophique qui a tenté d'en faire la synthèse fut le « freudo-marxisme » des années 1940-1970, avec des penseurs comme Herbert Marcuse et Erich Fromm . Un autre penseur qui a beaucoup contribué à cet effort de synthèse, surtout dans les années 1960, a été Jean-Paul Sartre dans sa tentative de relier marxisme, psychanalyse et existentialisme <sup>3</sup>. Les freudo-marxistes et les existentialomarxistes eurent en commun de vouloir situer toute la réflexion

sur la société, sur son évolution, sur ses possibilités d'avenir, au sein de notre enracinement dans une existence qui a toujours tendance à nous échapper soit par le « bas » (nos pulsions inconscientes), soit par le « haut » (les règles du jeu social qui nous déterminent), et que nous essayons constamment de ressaisir de façon aussi consciente que possible dans une attitude réflexive. Nous pensons que c'est encore actuellement dans cette direction qu'il faut aller, peu ou prou, si l'on veut vraiment philosopher sur la société contemporaine.

#### La philosophie existentielle comme manière de vivre.

Il existe à nos yeux un lien profond entre philosophie et existence, lien qui informe toute notre recherche en économie politique et en philosophie sociale. Au départ, la philosophie n'est pas une discipline académique mais bien, comme l'ont vécu les courants épicuriens, stoïciens et sceptiques de l'Antiquité, une manière d'exister. Il ne faut pas seulement entendre par là un style de vie au sens d'un ensemble d'activités ou d'objets. Vivre de manière philosophique, c'est vivre en s'interrogeant sur le sens de l'existence et c'est dans cette optique pratique et concrète que, selon nous, le thème de l'aliénation est si important.

En effet, si je me mets à exercer mon jugement réflexif sur mon existence, sur mes actes et mes buts, je me rendrai compte rapidement qu'il y a toujours un retard ou un écart : la réflexion ne peut jamais vraiment tout à fait « coller » à la vie qui passe, la vie qui est en train de se faire. Il y a donc une non-coïncidence constitutive, même pour celui qui réfléchit et qui se réfléchit au maximum, une béance impossible à intégrer à la réflexion et à éliminer par l'attitude réflexive. C'est bien cet écart ou ce retard que Hegel pensait devoir et pouvoir combler. Si l'on avait vraiment l'ambition de Hegel ou de Marx, on pourrait facilement conclure à la stérilité d'une philosophie qui renonce à colmater la béance existentielle. Pourtant, une autre manière de voir les choses, plus modeste au départ mais à notre sens plus féconde, est celle des premiers philosophes de l'existence, comme Kierkegaard. Ils se sont précisément opposés à Hegel en

J.-P. SARTRE, Critique de la raison dialectique, 2 vol., Paris, Gallimard, 1960.

se détournant de son ambition totalisante : pourquoi ne pas plutôt voir dans la réflexion philosophique un outil qui peut simplement aider à habiter lucidement la béance, à accepter la brèche du sens d'une existence toujours en question?

Voilà qui est, bien entendu, plus facile à dire qu'à faire. Il va en effet falloir accepter comme inéluctables des traits de l'existence qu'à travers le mode de pensée hégélien nous imaginions peut-être pouvoir escamoter. Au contraire, un des acquis majeurs de la philosophie du XXº siècle a été de reconnaître que le sens de mon existence reste toujours en question parce que je me trouve toujours face à d'autres sujets et que je suis toujours déjà dans l'ombre de ma mort certaine à venir. Tout le courant qui est parti de Kierkegaard puis de Heidegger, pour arriver notamment à Levinas et Derrida, a porté sur l'irruption du double thème Altérité-Mortalité 1. Ce thème rend explicite une double finitude existentielle qui ne saurait être éliminée même par la réflexion la plus poussée et la plus complète : même en tout dernier ressort, ma réflexion philosophique portée au plus haut degré ne peut coïncider pleinement avec mon existence parce qu'il y a autrui et parce qu'il y a la mort. Ceci nous mène à notre première thèse :

Exister, c'est vivre mortel, ensemble avec d'autres mortels.

C'est pour cela que le questionnement (la réflexion, la pensée, la philosophie elle-même) ne viendra jamais à bout de l'existence...

La seule chose qui nous soit réellement accessible de façon non contradictoire quand nous nous interrogeons sur le sens de l'existence, c'est une philosophie de l'existence. Il s'agit d'une attitude réflexive qui vise d'une part à traverser la finitude en tant qu'elle est d'abord source d'angoisse, et d'autre part à porter ou assumer cette finitude plutôt que de la refuser ou de la nier. Il nous est possible d'échafauder, sur ces bases, un jugement existentiel sur la nature profonde du système capitaliste.

Le capitalisme nourrit, de façon mécanique, les angoisses mêmes qui lui donnent de la force.

Ainsi, par exemple, l'un des fantasmes des défenseurs du marché et du capitalisme est que nous pourrions tous devenir sans cesse plus riches. C'est ce qu'économistes et hommes politiques appellent souvent la « croissance partagée ». Ce processus, même s'il était indéfiniment possible, ne pourrait pourtant se perpétuer qu'en perpétuant l'angoisse : la logique du capitalisme elle-même, notamment à travers la concurrence, renforce sans cesse notre peur de ne plus être reconnus et de ne plus pouvoir assumer notre finitude existentielle. Nous nous jetons alors toujours davantage dans la bataille, espérant nous enrichir davantage encore...

Le cycle à travers lequel la concurrence renforce l'interdépendance entre production et consommation est censé renfermer la clé du dynamisme des sociétés capitalistes

contemporaines. Il s'avère pourtant qu'il n'est pas, en luimême, porteur d'une plus grande rationalité, ni même d'une plus grande efficacité.

Pour fonctionner pleinement, ce cycle doit s'appuyer sur une conception très sélective des moyens dont nous sommes censés disposer pour gérer nos finitudes. La culture capitaliste présuppose que cette gestion existentielle passe essentiellement par les ressources matérielles, réduites pour l'essentiel aux revenus actuels ou différés que nous pourrions nous accaparer au sein du système économique. Être capable de produire ces revenus et surtout de les faire croître indéfiniment, c'est être capable de nier et de refuser nos finitudes. Une telle logique repose par ailleurs sur des façons très sélectives de répartir les moyens d'existence : soit par des mécanismes de marché qui perpétuent les angoisses existentielles, soit par des mécanismes publics de redistribution rendus inefficaces par ces mêmes angoisses. Pourquoi, en effet, donner quoi que ce soit à autrui si j'ai besoin de tout pour supporter l'existence, d'autant plus qu'autrui peut tricher, me mentir, bref, me priver de façon illégitime de ce qui est à moi? Selon les critères détaillés dans notre troisième thèse, il nous semble que la supposée rationalité de cette économie est en bonne partie factice...

<sup>1.</sup> E. LEVINAS, Le Temps et l'autre, Arles, Fata Morgana, 1979; J. DERRIDA, Donner la mort, Paris, Galilée, 1992; E. LEVINAS, Dieu, la mort et le temps, Paris, Grasset, 1993.

Texte 12, 4

Cependant, notre système économique actuel tire sa légitimité d'un cercle vicieux : tant qu'un nombre suffisant de personnes pourront espérer rester « gagnantes » en colmatant leurs angoisses de finitude, et tant que ces mêmes personnes influenceront directement ou indirectement la politique sociale et la répartition des moyens d'existence, ce système se perpétuera même si, chemin faisant, il laisse un grand nombre de « perdants » sans moyens existentiels à opposer aux mêmes angoisses de finitude.

Nous avons vu dans le chapitre 2 de quelle manière le déni inconscient de sa condition mortelle pousse l'être humain à adopter une attitude existentielle qui peut, à travers les interactions sociales, fausser son expérience de la finitude. Ernest Becker parle à ce tire du « projet de causa sui », c'est-à-dire du projet imaginaire d'être son propre géniteur et de tirer sa vie de soi-même1. Ancré dans l'effroi pascalien et kierkegaardien et orienté vers une immortalité fantasmatique, le projet de causa sui pousse l'être humain à adopter diverses postures héroïques inauthentiques liées à l'exercice du pouvoir. On peut en discerner deux variantes distinctes mais intimement liées. D'un côté, le désir d'acquérir un pouvoir maximal sur autrui et, de l'autre, le désir de subir la fascination du pouvoir d'autrui. Dans un cas comme dans l'autre, chacun de nous tente de puiser chez autrui, par domination dans un cas, par soumission dans l'autre, la force héroïque de mener à bien son projet de causa sui.

C'est ce que les acteurs de l'économie de marché contemporaine ont très bien compris, à leur manière. Nous ne sommes plus du tout dans l'économie de marché du XVIII<sup>c</sup> siècle qui donnait à l'individu l'illusion de la satisfaction de ses besoins ou, comme disent les économistes contemporains, la satisfaction de ses préférences. Nous sommes dans une économie de marché qui chasse sans cesse l'individu hors de la satisfaction et joue sur son désir de l'Autre. C'est en quoi l'économie de marché contemporaine est proprement perverse, au sens clinique de ce terme, qui est aussi, dans notre optique thérapeutique, un sens critique: l'éthique de l'économie a pour vocation de démasquer la perversion, c'est-à-dire de démasquer la façon dont le désir humain est retourné contre l'homme.

Le marketing en effet, sous la plupart de ses formes, s'efforce non seulement de rechercher les désirs à satisfaire, mais aussi et surtout d'en *créer*. Il se greffe sur la structure désirante du sujet humain et cherche à retarder le plus possible le renoncement, au point de le rendre impossible parce qu'inintelligible <sup>1</sup>. La straté-

gie des fabricants de désirs est de faire sans cesse passer le désir de l'Autre pour le désir de l'« objet a », comme l'appelle Lacan 2, c'est-à-dire tel ou tel objet fixant pour un temps le Désir inconscient. Ce dernier devient donc lui-même produit commercial, et il le devient d'autant plus aisément qu'il est ancré en l'homme et le travaille de toute manière déjà de l'intérieur, de sorte qu'il n'a pas besoin du marché et de ses stratégies pour agir. Ce que le marketing veut et doit à tout prix empêcher, c'est la prise de conscience de ce que les désirs ne sont jamais le Désir. En ce sens, le marketing pratique couramment un genre de « production jointe » qui illustre le schéma de base de la société de consommation : produire à la fois un désir et le produit permettant illusoirement de l'éteindre. Oserions-nous imaginer une entreprise d'informatique qui produirait simultanément un virus d'ordinateur et le logiciel anti-virus permettant de le combattre ?...

Dès lors, le statut de principe structurant auquel a pu prétendre la logique du marché tourne court. Là où l'empirisme du XVIIIe siècle voyait un instrument au service de l'ordre social et du rééquilibrage des passions par le truchement de la satisfaction des besoins, l'économie de marché contemporaine se présente comme le lieu où le sujet humain, peut-être parce qu'il se croit débarrassé de la rareté, se projette d'un désir dans un autre, croyant en vain pouvoir combler son manque constitutif. L'homme est ainsi saisi et inscrit dans une variante perverse de la figure de l'économie comme dynamisme. Sans le sentir vraiment, il se défait. La « loi » du désir, qui réside dans l'interdit de le combler (parce que le Désir, lui, qui est insaisissable, ne peut être comblé), est bafouée et inversée. Il devient obligatoire de combler ses désirs, c'est-à-dire de les exprimer sur le marché et d'avoir les moyens de les satisfaire pleinement. Sans cela, on laisse s'installer le manque et, nous susurrent les commerciaux, qui sait dans quel abîme on tombera!?

C'est cette inversion de la loi du désir qui nous rend tous, plus ou moins consciemment, assoiffés d'argent — ou en tout cas, du moins pour certains, désireux de déployer tous les moyens possibles pour posséder de l'argent. C'est donc à travers l'interdiction du renoncement que l'axiome du marché, perverti, sécrète l'axiome de l'argent. Les conséquences, là encore, sont incalculables car à travers une seconde inversion de l'interdit, cette fois-ci l'interdit de vendre ce qui est « sacré », tout peut devenir objet de transaction en vue de satisfaire le désir plus ou moins inconscient de détenir de l'argent. Rien, dans l'ordre marchand lui-même, n'exclut qu'on puisse mettre en vente des services liturgiques ou des enfants 2...

# Texte 13 Pascal Bruckner, *Misère de la prospérité*, 2002

Jouissance considérable: me voilà sûr d'obtenir immédiatement — moyennant finance — ce que je désire, une gigantesque organisation se plie à mes moindres désirs. Il n'est pas un domaine du quotidien qui ne puisse être pris en charge par un « expert ». Pas une extravagance qui ne puisse être exaucée: avoir une montgolfière dans

son jardin, un kangourou dans sa chambre, un cigare cubain dans la minute, un hélicoptère dans une heure, un massage tibétain des orteils, on peut même «louer» des convives s'il vous manque deux ou trois personnes à un dîner (pourvu qu'ils soient du même niveau socioculturel) et mieux encore, s'offrir des «amis payants», rémunérer un «coach» afin qu'il me prodigue son attention, son intérêt, son écoute.

La conclusion logique

de la société de marché, c'est la prostitution généralisée, la transformation du genre humain en prestataires ou clients, une armée de petites mains prodiguant des soins multiples aux prospères pressés. Mais c'est aussi la généralisation du soupçon puisqu'il n'est pas un sourire, un geste qui ne puisse être vu comme un calcul, ne soit chargé d'arrièrepensées mercenaires. L'individu moderne voudrait la rapidité du paiement plus l'authenticité des engagements: l'argent semble un moyen de tout simplifier, mais en simplifiant il pervertit. A l'ancienne ques-

tion: qu'est-ce qui se fait ou ne se fait pas, succède le : combien ça coûte? Au-delà du prix, ce recours exclusif à la finance finit aussi par nous coûter cher, nous fige dans une socialité factice. C'est sans doute le grand malheur des riches: n'être jamais sûrs d'être aimés pour eux-mêmes, percevoir sous la moindre caresse, confidence, les arcanes d'une préméditation intéressée. Plus les rapports humains sont soumis à l'emprise du service, plus ils se dégradent, s'étiolent. C'est le revers de la médaille. Les autres ne sont pas que des serviteurs destinés à étancher toutes mes soifs, assouvir toutes mes lubies. A chacun de nous de savoir s'il veut habiter cette terre en petit maître ou en poète, en parasite ou en ami.

rapports humains dégradés et factices

Nous sommes et restons les enfants des Lumières et de la prospérité, pour le meilleur et pour le pire, même si ces deux ordres sont voués à entrer en conflit. Voici donc venu le temps de l'individu souverain, piaffant et trépignant, à qui le marché donne licence de n'en faire qu'à sa tête, flatte ses moindres inclinations.

Or le moi n'est pas tant haïssable, comme le disait Pascal, que *pitoyable* lorsqu'il se réduit au face-àface avec soi-même, à l'interminable rumination de

ses petits problèmes. Abolition du péché originel, proclamait la Révolution française. Abolition de la dette renchérit la modernité. Désormais, je n'ai plus aucun devoir envers mes ancêtres, je n'ai plus à me soucier du poids d'un héritage, je suis tout entier contemporain à moi-même. Mythe de l'auto-engendrement de soi dont le self-made-man serait l'illustration exemplaire, s'étant pour ainsi dire extrait lui-même du néant, de la pauvreté. Mieux encore : à travers l'institution du crédit, je peux tirer des traites sur l'avenir, m'offrir des morceaux de temps qui serviront à mon bien-être immédiat. Pacte faustien où je peux vivre au-dessus de mes moyens en hypothéquant le futur, en faisant de lui mon obligé à qui j'emprunte années et plaisirs. Mais voyez comme le mécanisme de l'émancipation est retors. Une fois le moi délesté de toute gratitude envers le passé, le voici qui devient à lui-même sa propre dette. Il se doit à tout instant de se faire exister, de prouver aux autres qu'il vaut quelque chose, qu'il est « une personne et non personne» (Isaiah Berlin).

Pourquoi tant de jeunes gens, jeunes filles se soumettent-ils aux procédures dégradantes et débiles des reality-shows (style Big Brother, Loft Story, Kho Lanta ou Star Academy)? Surtout pour être reconnus, acquérir une célébrité minute, même au rabais. C'est tout le paradoxe de la vie privée : ayant gagné de haute lutte la guerre pour le respect de son intimité et de ses opinions, l'individu occidental, inquiet de paraître inconsistant aux yeux d'autrui, fait tout pour dévoiler son petit tas de secrets et s'exhibe volontairement partout où l'on veut de lui. Affolé d'être soustrait aux regards d'autrui, il barde son appartement de web-cams, fréquente les clubs échangistes, raconte par le menu sur les plateaux de télévision ou dans des livres ses mœurs amoureuses. bref, il tente de convertir l'insignifiance de son quotidien en événement capital. Il fait pipi, se gratte le nez, mange et dort chaque jour! Cela mérite d'être révélé au monde entier sur-le-champ. Il accepte donc de la machine médiatique ce qu'il ne tolérerait pas d'une Eglise ou d'un Etat. Servitude volontaire car il oscille entre la peur du contrôle social et la peur équivalente de passer inaperçu. La soif de publicité culmine dans le processus de l'épiphanie médiatique

où il me suffit d'apparaître pour être: révélation instantanée qui me dispense de toute activité, de tout travail sur moi-même. Seul le regard d'autrui me dit qui je suis, où j'en suis.

Pauvre moi tout entier voué à lui-même, qui se croit autosuffisant mais mendie l'approbation des autres, oscille entre la prétention frénétique et la dépendance absolue, voudrait la chaleur du collectif moins les obligations qui en découlent. L'existence lui est une vexation permanente puisqu'elle blesse son désir d'autonomie.